Document généré le 25 avr. 2024 02:21

Cap-aux-Diamants
La revue d'histoire du Québec

Le suisse de Notre-Dame

Francis Back

Numéro 63, automne 2000

L'univers fascinant du livre

URI : https://id.erudit.org/iderudit/8457ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Back, F. (2000). Le suisse de Notre-Dame. *Cap-aux-Diamants*, (63), 62–62.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le suisse de Notre-Dame

À la fin du XVIIe siècle, sœur Marie Morin évoquait avec nostalgie les débuts de Montréal où l'on pouvait laisser sa porte ouverte sans craindre les voleurs. Mais les temps changent et au siècle suivant on en viendra à arrêter un certain Jacques Bois, dit Baguette, alors qu'il tente de piller le tronc de l'église paroissiale! Devant cette montée de la criminalité, on embauche un suisse afin de protéger l'église des filous montréalais.

L'origine des suisses

À la Renaissance, les mercenaires suisses se tailleront une solide réputation de combativité et de fidélité qui leur vaudra d'être engagé comme garde du corps auprès de nombreuses têtes couronnées. Encore de nos jours, le pape conserve sa garde suisse, créée en 1506. Par esprit d'imitation et désir de prestige, certaines églises et riches demeures auront également leurs suisses afin de protéger les biens qu'elles contiennent et filtrer les allés et venues. En France, cet emploi sera souvent confié à des vétérans des troupes suisses qui ont quitté le service du roi, mais cela est loin d'être une règle absolue. Dans une pièce de théâtre de Jean Racine, datant de 1668, le suisse est un gaillard natif de Picardie!

Au XVIIIe siècle, un chroniqueur parisien dresse un portrait peu flatteur des suisses, dont l'obésité fait en sorte que «deux suffisent pour boucher la porte la plus large». Et cet auteur de poursuivre : «Celui qui voudrait se glisser serait comprimé et étouffé entre deux masses helvétiques. J'ai vu un pauvre abbé mignon criant miséricorde, et qu'il fallut dégager comme si l'éléphant de la ménagerie l'eut pressé contre la muraille»! Les images du temps nous montrent effectivement les suisses comme des colosses bedonnant affectant des poses de matamores.

La fonction

Le 9 mai 1751, la fabrique de Notre-Dame-de-Montréal décide que pour «la garde des portes de l'église de cette paroisse, il sera établi un suisse». Les documents restent vagues sur l'étendue exacte de sa fonction. On stipule que le suisse devra «veiller au bon ordre et que la décence soit observée dans l'église» et qu'il «ouvrira et fermera les grandes portes chaque dimanche et fêtes de l'année». En somme, on embauche une paire de «gros bras» qui saura interdire l'entrée de l'église à un indésirable et qui en ouvrira et fermera les lourdes portes.

À partir de 1751, voici le genre de personnages que les paroissiens montréalais devaient s'attendre à croiser sur le parvis de l'église Notre-Dame. Le suisse situé à droite porte le costume des années 1750, alors que celui de gauche illustre les changements survenus en 1778. Des détails comme les motifs de broderie des baudriers s'appuient sur une iconographie européenne qui nous montrent des modèles récurrents qui ont dû influencer le clergé local. (Illustration et copyright : Francis Back).

La personnalité de certains suisses qui se succéderont sur le parvis de l'église est illustrée par les surnoms que leur décoche la population montréalaise. On devine que celui qui est surnommé «La déroute» pourchasse les fripons, alors qu'un autre surnommé «L'oignon» reste «planté» aux portes de l'église!

Le costume

Le bleu, le rouge et le blanc sont les couleurs emblématiques de la paroisse Notre-Dame-de-Montréal et de ce fait elles seront arborées par le suisse.

Dans les années 1750, le costume du suisse consiste en un justaucorps, une veste et une culotte de drap bleu. Le justaucorps possède des parements rouges et il est garni de trois douzaines de boutons blancs. Le reste de l'habillement comme le chapeau, les bas ou les souliers ne sont pas fournis par la fabrique et sont donc à la charge du suisse.

Dans les années 1775, la mode influence ce costume. Le justaucorps reste bleu, mais il reçoit un collet, des parements et une doublure écarlates et il n'est plus garni que par deux douzaines de gros boutons blancs. En 1778, autres changements : la veste et la culotte deviennent rouges.

L'iconographie européenne représentant des suisses permet de préciser certains usages sur lesquels nos archives restent muettes. Ainsi, le tricorne s'orne d'un plumet blanc et un nœud «d'épaule» vient garnir le côté droit du justaucorps. Autre détail, les suisses portent la moustache.

Les attributs

La charge de suisse s'accompagne de divers accessoires liés à cette fonction. Le premier en importance est le large baudrier brodé dont «ils sont si jaloux, qu'ils l'arracheraient du dessus le corps de celui qui oserait garder une porte principale sans être des treize cantons», précise notre informateur parisien. Les documents montréalais mentionnent tout d'abord un baudrier de serge violette galonné d'argent faux. Après 1778, ce baudrier sera écarlate, mais restera galonné en argent. Le baudrier soutient tout d'abord un sabre à lame courbe ayant un fourreau garni de fer blanc, puis après 1762, une épée.

Le suisse est aussi pourvu d'une hallebarde, un usage hérité des mercenaires helvétiques de la Renaissance qui utilisaient cette arme de combat. En 1751, la hallebarde du suisse de l'église Notre-Dame coûtera quatre livres à la fabrique.

En Europe, les suisses sont souvent représentés avec une canne afin de diriger le flot des paroissiens. Celui de Notre-Dame devra attendre l'année 1798 avant de recevoir cet attribut supplémentaire.

Le costume et les attributs du suisse posté sur le parvis de l'église Notre-Dame témoignent du désir de décorum et du respect des traditions observé par les institutions dirigeantes. Suivre l'exemple de la mère patrie allait de soi, mais encore fallait-il y mettre le prix. Le suisse de Notre-Dame devait en savoir quelque chose, puisque les vêtements et accessoires dont il était paré équivalaient à plus d'un an de son propre salaire! ♦

Francis Back
duba@aei.ca